
NOTICE
SUR AULUS SABINUS.

D'APRÈS le témoignage d'Ovide, Aulus Sabinus avait promené sa muse dans toutes les parties du monde, et était rentré à Rome chargé d'un riche butin littéraire :

Quam celer e toto rediit meus orbe Sabinus,
Scriptaque diversis rettulit ille locis!
(Amor. lib. II, eleg. 18.)

Mais une mort prématurée l'avait empêché de mettre la dernière main à ses travaux, particulièrement à sa tragédie de *Trézène* et à son poème des *Jours* :

Quique suam Trœzēna, imperfectumque dierum
Deseruit celeri morte Sabinus opus.
(Pont. lib. IV, eleg. 16.)

Ovide lui attribue les héroïdes suivantes : *Ulysse à Pénélope*, *Hippolyte à Phèdre*, *Énée à Didon*, *Démophon à Phyllis*, *Jason à Hypsipyle* :

Candida Penelope signum cognovit Ulyssis;
Legit ab Hippolyto scripta noverca suo.
Jam pius Æneas miseræ rescripsit Elissæ;
Quodque legat Phyllis, si modo vivit, habet.
Tristis ad Hypsipylum ab Iasone littera venit.
Det votam Phœbo Lesbis amata lyram.
(Amor. lib. II, eleg. 18.)

L'excellent commentaire qu'Heinsius nous a donné des épîtres de Sabinus prouve qu'il les honorait de quelque estime. Nulle part, peut-être, ce spirituel critique n'a déployé plus de finesse et de sagacité; ses heureuses conjectures approchent souvent de la divination. Les passages les plus scabreux et les plus obscurs deviennent clairs et faciles quand il les a retouchés, et, grâce à

son secours, le traducteur peut aborder un texte devant lequel il eût peut-être reculé.

Toutefois, les notes d'Heinsius, jointes à celles de Burmann, de Lennep et de M. Amar, n'ont pu réussir à combler toutes les lacunes, à redresser tous les passages, à renouer le fil des pensées, et à diriger la logique du poète. Elles ont laissé plus d'un sens à éclaircir, plus d'une énigme à deviner. Lors donc qu'il sera arrivé au traducteur d'hésiter en secret dans certains endroits, tout en étant, par devoir, obligé de se prononcer en public, il espère que la critique usera d'indulgence à son égard, et fera la part aux difficultés du texte.

S'il nous était permis d'exprimer notre jugement sur l'auteur des trois héroïdes dont nous donnons la traduction, nous trouverions en lui plus à louer qu'à reprendre. Il n'a pas sans doute le génie facile, la brillante poésie et l'élégante diction de son modèle; il manque parfois de liaisons dans ses idées, de moelleux dans ses phrases et de clarté dans son style; il abuse de l'érudition à un tel point, qu'on ne saurait, en quelque sorte, le comprendre qu'à l'aide d'un dictionnaire de l'antiquité. Mais, quoique ses vers n'offrent pas constamment une latinité pure et correcte, ils sont généralement doux et coulants. Quant au fond des pensées, il fait preuve d'esprit, et cet esprit n'est pas dénué de malice; c'est celui des contes de Boccace et de La Fontaine. Outre cela, il ne s'attache pas tellement à subtiliser ses idées, qu'il ne laisse quelque place à la passion et aux douces émotions de l'âme. Dans chacune de ses héroïdes, et particulièrement dans l'épître de *Démophon à Phyllis*, il déploie une vive imagination et une sensibilité délicate; il émeut, il attendrit; et, surpris de l'heureuse inspiration du poète, le lecteur s'imagine un instant qu'Aulus Sabinus lui est rendu, ou qu'Ovide lui-même s'est fait l'ingénieux interprète des sentiments de son ami.

Afin de répandre à la fois plus d'intérêt et de clarté sur les héroïdes de Sabinus, nous allons donner une rapide analyse de celles d'Ovide. La connaissance de ces lettres fera mieux apprécier et comprendre les réponses de notre auteur.

Dans la lettre que Pénélope écrit à Ulysse, elle se plaint de la lenteur du retour de son époux, et s'abandonne à de tendres alarmes. Le sort de Troie est décidé; les Grecs sont de retour;

les femmes entendent de la bouche de leurs maris le récit de leurs exploits ; et cependant Pénélope n'a rien appris sur la destinée d'Ulysse. Elle est en proie à une vive perplexité. La prise de Troie n'a nullement influé sur son sort ; Iliou a péri pour les autres ; mais non pour elle :

Diruta sunt aliis ; uni mihi Pergama restant.

Elle ignore où est son époux , et ne cesse de lui écrire sans pouvoir obtenir aucun renseignement sur le lieu qu'il habite. Son imagination inquiète lui fait supposer un motif coupable à son retard. Ulysse est sans doute retenu loin d'elle par un amour étranger :

Esse peregrino captus amore potes.

Néanmoins Pénélope sera toujours la fidèle épouse d'Ulysse en dépit des poursuivants qui aspirent à sa main. Quoiqu'elle n'ait pour appui qu'un vieillard et un enfant , elle trouvera dans sa vertu assez de force pour leur résister. Elle conjure son époux de ne pas tarder davantage : l'instruction de Télémaque réclame sa présence , et le vieux Laërte attend qu'Ulysse vienne lui fermer les yeux.

On remarque plus de chaleur dans la seconde héroïde que dans la première. Ce n'est plus une femme vertueuse qui accuse les retards de son époux , c'est une amante passionnée qui se plaint de son amour. Démophon , prince grec , avait promis , par des engagements sacrés , de venir , après le siège de Troie , se fixer auprès de Phyllis dans le royaume de Thrace , et depuis quatre mois il avait manqué à sa parole :

*Hospita , Demophon , tua te Rhonopeia Phyllis
Ultra promissum tempus abesse queror.
Luna quater latuit , pleno quater orbe recevit ;
Nec vehit Actæas Sithonis unda rates.*

La princesse attendait , mais en vain. Pour excuser le retard de son amour , elle maudit tour à tour les vents contraires , et Thésée qui le retient à Athènes. Cependant Démophon ne repa-

rait pas. Que sont devenus ces serments auxquels Phyllis ajoutait tant de foi ?

*Fallere credentem non est operosa puellam
Gloria : simplicitas digna favore fuit.*

Elle a trop aimé Démophon : sa tendresse et ses bienfaits sont également méprisés. Dans son désespoir , elle invoque la mort ; elle veut recourir aux flots , au poison , au fer ou au lacet. Le dédaigneux oubli de son amour sera la seule cause de son trépas.

Si la lettre de Phyllis respire l'amour , la colère a dicté celle d'Œnone. L'infortunée reproche à Paris de s'être indignement joué de ses promesses. Elle avait daigné répondre aux vœux d'un simple berger , et l'ingrat l'a trahie :

*Pegasis Œnone , Phrygiis celeberrima silvis ,
Læsa queror de te , si sinis ipse , meo.*

Le retour de Paris était l'objet de ses plus ardents désirs ; mais Paris était revenu de Troie avec Hélène. L'amertume éclate d'abord dans les plaintes qu'elle lui adresse. Cependant l'attendrissement succède peu à peu à l'indignation : Œnone revient à des sentiments plus doux ; elle évoque de touchants souvenirs et rappelle à Paris les moments de leurs premières amours. Son inconstance ne l'a point rendue elle-même volage :

*Sed tua sum , tecumque fui puerilibus annis ;
Et tua , quod superest temporis , esse precor.*

Elle implore la tendresse du fils de Priam , et paraît compter bien plus sur la générosité de ses sentiments que sur l'art magique qu'elle tient d'Apollon : don fatal et stérile qui ne lui offre contre l'amour que des remèdes impuissants.

C. - D.

AULI SABINI

EPISTOLÆ TRES

AD OVIDIANAS EPISTOLAS RESPONSORIÆ.

I

ULYXIS AD PENELOPEN RESPONSIØ.

PERTULIT ad miserum tandem tua casus Ulyxen¹,
Penelope, chartis verba notata piis.
Agnovi caramque manum, gemmasque fideles²:
Solamen longis illa fuere malis.
ARGUIS ut lentum³: mallem quoque forsitan esse,
Quam tibi quæque tuli dicere, quæque feram.
Non hoc objecit mihi Græcia, quum mea fictus⁴
Detinuit patrio litore vela furor.
Sed thalamis nec velle tuis, nec posse carere,
Causaque fingendæ tu mihi mentis eras.
Nil tibi rescribam curæ est⁵, properemque venire:
Dum propero, adversi vela tulere Noti.
NON me Troja tenet, Graiis odiosa puellis;
Jam cinis, et tantum flebile, Troja, solum⁶.

TROIS ÉPITRES

D'AULUS SABINUS

EN RÉPONSE AUX ÉPITRES D'OVIDE.

I

RÉPONSE D'ULYSSE A PÉNÉLOPE.

C'EST par hasard, Pénélope, que ton affectueuse lettre est enfin parvenue au malheureux Ulysse. En reconnaissant ta main chérie et ton cachet fidèle, il s'est senti soulagé de ses longs tourments.

Tu m'accuses de paresse. Ah! combien j'aimerais mieux que cette imputation fût fondée, que d'avoir à te raconter tout ce que j'ai souffert, et tout ce que je dois souffrir encore! Ce n'est pas le reproche que me fit la Grèce, quand une feinte démente enchaînait mes vaisseaux dans le port d'Ithaque: je n'avais ni le désir ni la force de renoncer à tes caresses; toi seule étais la cause de mon apparente folie. Pour toute réponse à ta lettre, je me hâtais de mettre à la voile; mais les vents se sont opposés à mon départ.

Je ne suis point retenu à Troie, qui est devenue un objet de haine pour les femmes de la Grèce: Troie n'est